



Georges Jackson

textes choisis



George Jackson (Chicago, 1941 -San Quentin , 1971), militant noir américain devenu membre du Black Panther Party pendant son incarcération. Théoricien de la libération noire et de la guérilla urbaine, il est mort assassiné en prison. Sa mort soulèvera les prisons américaines à travers tout le pays. Il est l'auteur de deux livres, *Les Frères de Soledad* et *Devant mes yeux la mort*.

George Jackson : Autobiographie – 1970

George Jackson : Vers le front uni – 1971

George Jackson : Du recul [Une lame dans la gorge du fascisme] – 1971

George Jackson : Lettres à John Thome – 1971



Autobiographie – 1970

Je n'ai probablement pas assez travaillé à rédiger ceci, mais le temps me manque – tout le temps.

Je pourrais atténuer un peu les aspects de ma vie, mais alors ce ne serait plus moi. Le fait important, c'est qu'à la maison et à l'école, j'étais constamment en état d'opposition.

Toute ma vie, j'ai joué la comédie à ma famille ; pour moi, la réalité, c'était la rue. Je ne faisais rien d'autre que de faire semblant avec les bonnes sœurs et les curés ; si je servais la messe, c'était pour avoir l'occasion de voler le vin de messe ; si je chantais dans les chœurs, c'était parce qu'on m'y forçait.

Lorsque nous allions en tournée dans les écoles catholiques des riches Blancs, nous étions toujours bien traités, bien nourris et récompensés par des cadeaux.

Le vieux Père Brown nous détestait, mais il me mettait toujours au premier rang quand nous étions en représentation. Je ne sais pas exactement pourquoi ; j'étais le plus vilain, le plus maigrichon des petits gringalets du groupe.

Les hommes noirs nés aux Etats-Unis et assez chanceux pour être encore en vie à l'âge de dix-huit ans sont conditionnés à voir l'emprisonnement comme inéluctable.

A la plupart d'entre nous, la prison apparaît simplement comme une étape toujours à venir à l'intérieur d'une série d'humiliations.

Etre né esclave dans une classe asservie de la société et n'avoir jamais éprouvé l'existence d'aucun fondement réel permettant un quelconque espoir m'avait préparé aux accidents traumatisants qui conduisent progressivement les Noirs jusqu'aux portes des prisons.

J'étais prêt pour la prison. Ce n'était plus qu'une question mineure de mise au point.

A l'origine, il y a toujours la Mère ; la mienne m'aimait. Parce qu'elle m'aimait et parce qu'elle redoutait pour moi le destin de tous les enfants mâles des mères esclaves, elle a tenté de me comprimer, de me cacher, de me refouler, de me tenir captif dans sa matrice. Les conflits et les contradictions qui me suivront jusqu'à la tombe ont commencé là, dans la matrice.

Ce sentiment d'être prisonnier... c'est une chose à laquelle cet esclave ne se fera jamais, une chose que je ne pouvais tout simplement pas supporter alors, que je ne peux pas supporter maintenant, que je ne supporterai jamais.

On m'a demandé de m'expliquer moi-même « brièvement » avant que le monde ne me règle mon compte. Ce n'est pas facile parce que je ne reconnais pas de caractère unique à une vie ; la notion d'individualisme est trop étroitement liée à la culture décadente du capitalisme. Je me suis toujours efforcé de voir, au-delà des barrières artificielles érigées par d'autres, la part ancienne commune à tous les cerveaux ; j'ai essayé de retrouver l'état d'esprit qui était autrefois celui de tous les Noirs.

Mais alors, comment puis-je expliquer l'esclave fugitif sans faire intervenir la notion de singularité ?

J'ai été pris et jeté en prison à dix-huit ans parce que je ne pouvais pas m'adapter à ce monde. Le rapport que la police a rédigé sur mes activités semble concerner dix hommes : j'y suis étiqueté à la fois comme brigand, voleur, cambrioleur, joueur, vagabond, drogué, terroriste, artiste fugueur, révolutionnaire communiste et meurtrier.

Je suis né à la fin de la grande crise économique. La crise finissait parce que la seconde grande guerre de conquête des marchés coloniaux commençait aux USA. Je me suis arraché à la matrice maternelle, en dépit des efforts de ma mère pour m'y retenir, le 23 septembre 1941. Je me suis senti libre.

Ma mère était une fille de la campagne, de Harrisburg, dans l'Illinois. Mon père est né à Saint-Louis Est, Illinois. Ils se rencontrèrent à Chicago et ils habitaient Lake Street, près de la rue Racine, lorsque je suis né. Ce quartier était l'un des plus anciens de Chicago, en partie ghetto résidentiel, en partie usines.

Le métro aérien passait à quelques mètres des fenêtres de la façade de notre appartement. Il y avait des usines de l'autre côté de la rue et des garages au rez-de-chaussée de notre immeuble. Je me sentais chez moi au milieu de tout ça.

Notre première ascension de l'échelle sociale nous conduisit, en tournant le coin de la rue, au 211 North Racine Street, assez loin du métro aérien. Je me souviens de tous les détails de ma période pré-scolaire. J'avais une sœur de quinze mois plus âgée que moi, Delora, une belle petite fille qui est aujourd'hui une femme superbe. On nous permettait parfois de nous aventurer au-dehors, ce qui à l'époque signifiait ne pas aller plus loin que l'espace enclos et couvert tout proche de notre petit appartement de trois pièces situé au-dessus d'un café.

Nous avions le droit de jouer là seulement après le passage, irrégulier, des camions poubelle. Mais, naturellement, je m'échappais quand je voulais. Superman avait alors plusieurs années de plus que moi et je ne m'identifiais pas vraiment à lui, mais je n'étais pas sans me bercer de l'illusion que je pourrai bien être (avec vingt-trois ans d'avance sur mon temps) Supernégro.

Je m'attachais une nappe autour du cou et j'escaladais la palissade pour atteindre le toit ; malgré les larmes de ma sœur, je me serais rompu le cou en sautant au milieu des poubelles si elle ne m'avait empoigné, tapis de table et tout, et n'avait botté mon petit derrière.

Voir des garçons blancs, dans l'enceinte d'un jardin d'enfants, fut pour moi un événement traumatisant. J'en avais certainement déjà vu sur des journaux illustrés ou des livres, mais jamais en chair et en os. Je me suis approché de l'un d'eux, j'ai touché ses cheveux, gratté sa joue ; il m'a frappé à la tête avec une batte de base-ball.

On m'a retrouvé tassé comme une guenille à l'extérieur de la palissade de la cour d'école.

A la suite de cet incident, ma mère m'envoya à l'école catholique de Saint-Malachy. Cette école était en plein cœur du ghetto, entre les rues de Washington et d'Oakley. Toutes les bonnes sœurs étaient blanches ; quant aux prêtres (il y en avait cinq dans la paroisse), je crois que l'un d'eux était presque noir, ou presque blanc, selon ce que vous préférez.

L'école comptait douze classes, en plus de la maternelle. J'ai passé là neuf ans (dix en comptant la maternelle).

Ce petit groupe de missionnaires, avec leurs drôles de costumes et leur rituel barbare, distribuait à tout venant, sans distinction d'âge, toute la gamme de la propagande occidentale. Le sexe n'était jamais mentionné, sinon avec des chuchotements et des grimaces indiquant qu'il s'agissait de quelque chose d'affreux.

Vous pouviez vous faire pardonner n'importe quoi (ils tenaient à faire de vous des saints), mais être pris la main sous une robe ! Saint-Esprit, confession et racisme.

Saint-Malachy comprenait en réalité deux écoles. Il y en avait une autre, de l'autre côté de la rue, qui était plus privée que la nôtre. Nous jouions et nous nous battions sur le trottoir formant le coin de la rue, en bordure de l'école.

Ils avaient un vaste jardin gazonné et planté d'arbres, entouré d'une grille en fer forgé de deux mètres cinquante de haut (destinée à nous empêcher d'entrer, car il ne semble pas qu'elle en ait jamais empêché un de sortir lorsqu'il en avait envie). Ils étaient tous blancs.

On les amenait à l'école et on les reconduisait chez eux dans de grands autobus privés ou dans les voitures de leurs parents. Nous, les Noirs, allions à pied ou, quand nous pouvions nous le permettre, nous prenions les autobus publics ou les tramways.

La cour des écoliers blancs était équipée de tables de pique-nique où ils prenaient leurs déjeuners au printemps, de balançoires, de toboggans et de gadgets plus compliqués destinés à distraire les enfants plus âgés.

Pendant des années, nous n'eûmes pour jouer que la cohue des trottoirs et la ruelle derrière l'école. Plus tard, un petit gymnase fut construit, mais il était toujours fermé. On l'utilisait seulement de temps à autre pour une partie de basket-ball entre notre école et quelque autre du même genre située dans l'un des divers ghettos noirs de la ville.

Delora et moi nous prenions chaque matin le tram de Lake Street pour aller à l'école ; il nous arrivait d'y aller aussi le dimanche, quand nous étions forcés de participer à quelque cérémonie religieuse. Je suis bien tombé cent fois du tram en marche.

Chaque fois, Delora s'accrochait à moi pour me retenir, mais j'étais trop résolu et nous roulions par terre dans Lake Street avec nos livres et tout, évitant par miracle les voitures qui passaient.

Les autres enfants noirs qui allaient à l'école publique se moquaient de nous. Les filles, à Saint-Malachy, devaient porter un uniforme et les garçons des chemises blanches. J'imagine que les bonnes sœurs et les curés devaient rire aussi chaque fois qu'ils nous racontaient l'un de leurs extravagants mensonges.

Je sais aujourd'hui que la pire erreur que puissent faire des gens en situation de colonisés est de laisser leurs enfants suivre un enseignement organisé par l'ennemi.

Au cours de l'hiver qui précéda ma première année d'école, mon père, Lester, prépara un baril de fer de cent quatre-vingt litres pour y mettre la provision de pétrole destinées à notre petit poêle. Je le regardais nettoyer l'intérieur à l'essence.

Lorsqu'il cessa un moment son travail pour fumer une cigarette, il m'expliqua le danger des vapeurs d'essence. Plus tard, lorsqu'il eût fini de nettoyer le baril, je rampai dehors jusqu'au toit avec ma sœur Delora qui me suivait comme un saint-bernard.

J'avais des allumettes et l'idée d'une explosion était irrésistible. Dès que ma sœur comprit ce que j'allais faire, elle tourna vers moi ses grands yeux tristes et se mit à pleurer.

Je craquai une allumette en me rapprochant de plus en plus du baril. Puis je craquai d'un seul coup tout le petit étui d'allumettes. Delora était à ce moment convaincue que la mort était imminente pour nous deux. Elle fit un dernier courageux effort pour me retenir mais j'étais trop bien décidé.

Je n'étais plus qu'à quelques dizaines de centimètres du baril lorsque je jetai les allumettes. Quand l'explosion se produisit, Delora couvrit mes yeux de sa main. Elle porte encore les traces de ses brûlures. Pour ma part, j'eus le bas du visage brûlé, mais il ne m'en est resté aucune trace.

Tous nos vêtements furent brûlés et arrachés. Sans ma sœur, je serai probablement aveugle.

Mes parentes eurent deux autres enfants tandis que nous habitons North Racine Street : Frances et Penelope. Six personnes dans ce petit espace. Le seul souvenir assez agréable que je conserve de cet endroit, c'est la lumière.

Nous avons beaucoup de fenêtres et rien autour de nous pour faire écran au soleil. En 1949, nous avons déménagé pour aller derrière Warren, près de Western, et c'en a été fini du soleil. Nous n'avions plus aucune fenêtre qui ouvrît directement sur la rue ; même celle qui ne donnait pas sur la cour intérieure était bloquée par un garage.

Nous avons davantage de place, mais le quartier était si mal famé que ma mère ne me permettait jamais, jamais, d'aller dehors, pas même dans la petite cour, sauf lorsqu'elle m'envoyait chercher quelque chose au supermarché ou dans un grand magasin, mais je devais rentrer immédiatement.

Lorsque je voulais m'échapper, ou bien je passais par une fenêtre, ou bien, après avoir jeté ma veste par la fenêtre, je proposais à ma mère d'aller descendre es poubelles. Il n'y avait qu'une seule porte : elle était dans la cuisine et bien gardée.

Durant ces années d'école, je passais la plus grande partie de l'été dans le sud de l'Illinois avec ma grand-mère et ma tante, Irène et Juanita. Ma mère, Georgia, appelait ça « m'éloigner des mauvaises fréquentations ». C'était là que ma mère avait grandi et elle avait pleinement confiance en sa sœur Juanita pour s'occuper de moi. J'étais le seul enfant mâle et le seul qui eût droit à la protection particulière de ma mère. Ces voyages à la campagne avaient du bon, en dépit des raisons pour lesquelles on me les faisait faire. J'appris à me servir de différents modèles de carabines, de fusils de chasse et de pistolets.

J'appris aussi à pêcher. J'appris à reconnaître quelques-unes des plantes comestibles qui poussent à l'état sauvage dans presque toutes les régions des Etats-Unis. Je pouvais sortir de la maison, de la cour, de la ville, sans avoir à m'échapper par la fenêtre.

Dans le quartier noir de Harrisburg, presque tout le monde est plus ou moins parent avec moi. Ce sont des gens loyaux, des justes. Je pourrai lever là une petite armée. J'ai appris à me servir de tous les types de fusils ou de pistolets au cours de ces séjours ; tout le monde possédait une arme. Mon penchant pour les armes à feu et les explosions est à l'origine de mon premier vol.

Les munitions étaient rares, à cause de la pauvreté ... Je dois avouer, à ma honte, que j'aimais tirer sur les petits animaux : oiseaux, lapins, écureuils, tout ce qui pouvait offrir une cible. J'étais un gamin efflanqué, un fléau des bois, un être prédateur.

L'été fini, je retournais dans le Nord pour aller à l'école et reprendre les batailles de boules de neige (qui étaient parfois des blocs de glace) avec les gosses blancs de l'autre côté de la rue.

Je ne me rappelle pas exactement à quel moment j'ai rencontré Joe Adams ; je sais seulement que c'était au cours de mes premières années d'école. Mais je me souviens des circonstances. Trois ou quatre garçons étaient en train de prendre mon déjeuner lorsque Joe se joignit à eux.

Le sac fut déchiré et le contenu se répandit sur le trottoir. Joe se démena et ramassa tout. Mais, après que les autres eurent cessé de rire, il revint vers moi et bourra mes poches de ce qu'il avait récupéré. A partir de là, nous fûmes de grands amis.

Il avait deux ans de plus que moi (deux ou trois ans, à cet âge tendre, c'est beaucoup) et il était plus fort que moi en tout. Je l'observais et je l'écoutais, avec John et Kenny Fox, Junior, Sonny et parfois d'autres. A nous tous, nous avons mis au bord de la faillite les boutiques du quartier.

Mon père et ma mère refuseraient de le reconnaître aujourd'hui, j'en suis sûr, mais en ce temps-là j'avais toujours faim, et les autres aussi. Nous volions de la nourriture, mais aussi d'autres choses qui nous faisaient envie : des gants que j'usais jusqu'à la corde (j'avais toujours froid aux mains), des billes, des jouets et des gadgets pour nos jeux de plein air, que nous trouvions au magasin à prix unique.

Nous mettions à sac le quartier des affaires. La ville était impuissante à se défendre contre nous. Mais laissons-là Joe Jonathan, mon jeune frère, est né à cette époque.

Le personnage qui émerge plus que tout autre au milieu des souvenirs de ces années d'enfance est mon grand-père George « Papa » Davis. Le système social l'avait obligé de se séparer de sa femme. Il n'y avait pas de travail pour les hommes à Harrisburg.

Il était venu travailler à Chicago et envoyait de l'argent aux siens restés dans le Sud. C'était un homme extrêmement agressif et comme, pour un esclave, agressivité égale crime, il allait de temps à autre en prison. Je l'aimais. Il s'efforçait d'orienter ma grande énergie vers une forme correcte de contestation. Il inventait de longues et simples allégories où des politiciens blancs figuraient toujours sous les traits d'animaux (ânes, crapauds, boucs, bêtes nuisibles en général).

Son mépris pour la police était particulièrement virulent. Lui et ma mère se donnaient beaucoup de mal pour me persuader que la pire façon de n'être qu'un nègre, c'était de jouer des poings, du rasoir et du couteau contre d'autres nègres.

Papa m'emmenait, dans sa petite chambre de Lake Street et me donnait à manger, me promenait à travers ce qui était alors la jungle la plus sauvage du pays en attirant mon attention sur les faiblesses de l'attitude des Noirs devant la crise. Je l'aimais.

Il est mort seul, dans le Sud de l'Illinois, pendant la cinquième année que j'ai passée à Saint Quentin; il vivait là-bas d'une retraite qui, son loyer payé, ne lui permettait guère d'acheter autre chose que des sardines et du pain.

Après la rue Racine, nous sommes allés habiter les grands ensembles de Troop Street, où se déroulèrent les scènes les plus violentes des émeutes de 1958 (les types de ces ensembles se battirent contre les flics avec des mitrailleuses lourdes, des 30 et des 50, équipées de balles traçantes).

C'est là que mes ennuis ont commencé. J'ai été pris une ou deux fois dans des bagarres, mais les flics n'allèrent jamais plus loin que me de me sonner derrière l'oreille avec leur « bidule » et d'envoyer chercher mon père mortifié pour qu'il me ramène à la maison.

Ma famille ne savait pas grand-chose de ma vraie vie. En fait, j'avais deux vies : l'une avec ma mère et mes sœurs et l'autre dans la rue. De temps en temps, j'étais surpris à faire des choses que je n'aurais pas dû faire, et ma mère me tombait dessus. J'ai quitté la maison cent fois, toujours avec l'intention de ne pas revenir.

Nous vagabondions du nord au sud de l'Etat. Je faisais ce que je voulais (je n'ai jamais rien fait d'autre de toute ma vie). Et quand le moment venait où je devais m'expliquer, je mentais.

Je m'étais trouvé une amie à Arkansas, la plus jolie fille de la mission, mais les bonnes sœurs l'avaient persuadé que cette sorte d'amour – caresses, baisers, etc. – était dégoûtante. Presque tout mon temps et mon argent allaient à des filles très libres et charmantes que je rencontrais dans les escaliers des immeubles de quinze étages du quartier.

Ces escaliers étaient nos lieux de rendez-vous et, la plupart du temps, c'était là que s'accomplissaient les rites propres à ce genre de rencontres.

Jonathan, mon nouveau camarade, qui n'était alors qu'un bébé, était ma seule raison de rentrer à la maison. Un frère pour m'aider à piller le monde des Blancs, un père pour être fier de mes hauts faits – je me sentais un fameux petit gars. Mais mon frère était trop petit. Il a maintenant dix-sept ans alors que j'en ai vingt-huit cette année.

Quant à mon père, il était toujours contrit. Je cessais de fréquenter l'école régulièrement et commençait à me faire « piquer » plus souvent par les flics. Commissariat, laïus, et thérapeutique du « bidule ».

Quand je me faisais prendre, c'était surtout parce que j'étais « soupçonné de », ou parce que j'étais dans un quartier où je n'aurais pas dû être. Sauf une ou deux fois, je n'ai jamais été pris en flagrant délit. Les flics ne pouvaient pas m'avoir à la course.

Une cible qui se déplace suivant une trajectoire imprévisible est pratiquement impossible à atteindre avec un revolver à canon court. D'un passage où il y avait une barrière que seuls les initiés pouvaient franchir vite (car il y faisait nuit, même en plein jour), j'atteignais un escalier. Je débouchais sur des toits entre les quels il fallait faire des sauts de deux à trois mètres.

Le flic travaille pour de l'argent, il ne faut pas l'oublier ; moi je courais pour sauver ma peau. Il n'y avait pas un flic dans toute la ville qui fût capable de suivre le chef de la plus timorée des bandes du ghetto.

Mon père sentait qu'il était temps de m'éloigner de Chicago. Aussi, en 1956 (il avait un emploi dans les postes), il obtint son changement pour la région de Los Angeles. Il acheta une vieille Hudson de 1949, m'embarqua dedans, et nous partîmes tous deux vers l'Ouest avec l'intention de faire suivre plus tard le reste de la famille.

Je ne connaissais rien aux voitures. C'était la première fois que nous en avions une. J'observais mon père très attentivement tandis qu'il conduisait l'Hudson ; il nous fallut deux jours pour parcourir les trois mille

kilomètres qui séparent Chicago de Los Angeles. J'étais sûr que j'arriverais à me débrouiller très bien avec le levier de vitesse et les pédales.

Dès le premier jour que nous passâmes à Los Angeles, je lui demandai de me laisser essayer.

Il m'envoya promener avec un regard qui voulait dire : « Ah stupide nègre, tiens-toi tranquille. » Nous devons habiter chez son cousin Johnny Jones, à Watts, jusqu'à ce que le reste de la famille nous rejoigne. Il sortit avec Johnny pour aller voir d'autres parents.

Je restai seul, avec la voiture et les clefs. Je tournai au coin, descendis une rue, attendis à un feu rouge, serrai les dents, avalai ma salive, puis m'engageai dans un nouveau virage qui s'acheva dans la glace de la vitrine et la porte d'entrée d'une boutique de coiffeur du voisinage. Les gens de cette boutique étaient si endurcis contre toute émotion que c'est à peine s'ils levèrent les yeux. Je tentai de m'excuser.

Le frère qui possédait la boutique permit à mon père d'effectuer lui-même les réparations. Aucun flic ne fut appelé pour cette affaire qui s'arrangea entre frères. Cependant, il s'en trouva un là par hasard. Je dus me rendre à une convocation de la police un peu plus tard, cette année-là.

Mais le frère avait compris que mon père était pauvre, comme lui, et qu'il avait sur les bras un fils terriblement étourdi, mal adapté, irresponsable, comme il en avait probablement un lui-même, et il ne fit rien pour qu'un problème qui était à régler entre nous fût soumis à l'arbitrage de flics représentant une culture étrangère et ennemie.

Mon père répara de ses propres mains la boutique du frère, après avoir acheté les matériaux. Aucune plainte ne fut déposée contre moi. Mon père redressa le châssis de la voiture, boucha les trous du radiateur, décabossa l'aile, acheta un nouveau phare et le mit en place. Il s'est servi de cette voiture pour aller à son travail et en revenir, pour conduire ma mère au supermarché, accompagner mes sœurs à l'église, pendant quatre ans !

C'était tout ce qu'il pouvait se permettre et il n'en ressentait nulle honte. Jamais il ne me reparla de cette histoire. Je suppose qu'il était convaincu que des mots ne serviraient à rien. Je me suis conduit comme un imbécile, souvent.

Les choses sérieuses ont commencé après notre installation à Los Angeles, mais le bonhomme ne m'a jamais abandonné. Il se sentait humilié d'avoir à se porter caution pour me tirer des pattes de la police, mais il était toujours là. J'ai passé plusieurs mois à Paso Robles pour un prétendu cambriolage dans un grand magasin (Gold's sur Central Street) et une tentative de vol à l'étalage. J'avais quinze ans et déjà toute ma taille (je n'ai pas grandi d'un pouce depuis).

Au cours de cette histoire, un flic a tiré sur moi six fois, alors que j'étais debout les mains en l'air. Après le second coup de feu, quand j'ai été sûr qu'il essayait de me tuer, je me suis jeté sur lui. Son revolver était vide, mais il m'avait blessé deux fois avant que je le touche. « Oh, débarrassez-moi de ce sale nègre. »

Ma mère s'est évanouie à côté du téléphone quand elle a appris que la police avait tiré sur moi au cours d'une tentative de vol. J'avais avec moi deux camarades pour faire ce coup. Tous les deux avaient eu le temps de se tirer pendant que je me bagarrais avec les flics.

Les Blancs étaient convaincus que les Noirs sont des lâches, ils m'ont interrogé avant de me conduire à l'hôpital. Le traitement médical m'était offert en échange de ma collaboration. D'abord ils ne savaient pas que j'étais blessé mais, dès qu'ils ont vu du sang couler de ma manche, les questions ont commencé.

Une balle m'avait traversé l'avant-bras, une autre m'avait éraflé la jambe. Je suis resté assis à saigner au fond de leur voiture pendant deux heures ; quand ils ont été sûrs que le tétanos était déjà à l'œuvre, ils m'ont conduit dans une petite clinique de Maxwell Street. Une infirmière (ou une doctoresse) noire s'est occupé de moi.

Elle était jeune, elle m'a tout de suite témoigné de la sympathie et donné des conseils. Elle a suggéré qu'avec mes jambes robustes, au lieu de guerroyer contre la culture ennemie, je devrais m'intéresser au football ou aux sports.

Je lui ai répondu que, si elle s'arrangeait pour détourner un instant l'attention du flic qui était dans le hall, je pourrais m'échapper et peut-être prendre un nouveau départ ailleurs, dans le football. Un mois avant que cette histoire ne m'arrive, j'avais acheté une motocyclette à un type et il s'était révélé que la carte rose qu'il m'avait donnée était fausse ou maquillée d'une manière quelconque.

Il s'agissait d'un engin volé et j'avais été pris avec. Ces deux affaires s'ajoutant suffisaient à m'envoyer à ce qu'on appelle en Californie un Centre de correction autoritaire pour la jeunesse. J'allais donc à Paso Robles.

La première fois, j'ai cru mourir. Le simple fait de vivre en cage exige une sérieuse adaptation psychologique. La peur d'être pris a toujours été chez moi plus forte que tout. Ce doit être inné chez moi.

Il doit s'agir d'un caractère acquis, résultat de plusieurs siècles de servitude noire. C'est une chose que j'ai essayé d'éviter toute ma vie. Quand ils m'ont attrapé en 1957, j'avais quinze ans et j'étais mal préparé à ce changement brutal. Les maisons de correction sont des endroits où l'on attend de vous une capitulation totale, il faut complètement cesser de résister, ou alors...

Les employés sont semblables à ceux que l'on voit traîner dans toutes les prisons. Ils ont besoin d'un emploi – n'importe lequel ; l'Etat a besoin de valetaille. China était presque neuf à l'époque. Les locaux d'habitation ordinaires étaient disposés de telle sorte qu'à tout moment nous avions sous les yeux la taule proprement dite. Je crois qu'ils l'appelaient l'« X ».

Nous passions nos journées à l'éviter. Les quantités de nourriture que nous absorbions, de repos que nous prenions, étaient soigneusement contrôlées. Quand les lumières étaient éteintes, aucun de nous ne pouvait sortir de son lit sans être suivi par le faisceau lumineux de la lampe de poche d'un flic.

Pendant la journée, il était interdit d'approcher les lits. Tellement de choses étaient interdites que bien peu d'entre nous, même en faisant de leur mieux, réussissaient à ne pas avoir d'ennuis. Tout était programmé en détails. Nous devions défiler en rangs, comme des soldats, pour aller n'importe où : à la gym, à la messe, aux prières obligatoires. Nous ne faisons d'ailleurs rien d'autre que défiler.

J'affectais de ne pas bien entendre, ou de ne rien comprendre, sinon les ordres les plus simples ; ainsi, on ne me donna jamais à faire que les travaux les plus faciles. J'avais de la chance. Quand mon ingéniosité ne suffisait pas, la chance me tirait d'affaire quand même.

Toute ma vie j'ai fait ce que j'avais envie de faire, quand j'en avais envie, pas plus, peut-être moins quelquefois, mais jamais plus, et c'est ce qui explique que l'on m'ait mis en prison.

« L'homme est né libre, mais partout il est dans les fers ». Je n'ai jamais pu m'y habituer. Et aujourd'hui encore, avec la moitié de ma vie passée en prison, je ne peux toujours pas. Franchement, je ne peux pas dire que la prison me soit, même un tout petit peu, moins pénible aujourd'hui que lors de ma première expérience.

Pendant mes premières années de prison, j'ai lu tout Raphaël Sabatini, et surtout La Peau du Lion. « Il était une fois un homme qui vendit la peau du lion alors que celui-ci était encore en vie, et qui fut tué en le chassant. » Cette histoire me fascinait. Elle me faisait sourire, même sous le fouet. Le chasseur chassé : le gibier traquant le chasseur. L'animal le plus persécuté de la terre se retournant contre son oppresseur et le tuant.

A l'époque, cet idéal existait déjà en moi, émergeant tout juste au niveau de la conscience claire. Il m'a aidé à me définir moi-même, mais il m'a fallu plusieurs années encore pour comprendre où étaient mes vrais ennemis. J'ai lu Jack London, je me voyais « fruste et nu, sauvage et libre » ; je rêvais d'écraser mes ennemis, de les anéantir, de les supplanter, de les broyer complètement, de planter mes crocs dans le cou du chasseur et de ne jamais, jamais, relâcher mon étreinte.

Etre pris et jeté en prison est l'état le plus proche de la mort que l'on puisse, je crois, connaître au cours d'une vie. Dans cette maison de correction, on ne nous battait pas, moi du moins, et la nourriture n'était pas trop mauvaise. Je m'en suis tiré.

Simplement, quand on me disait de faire quelque chose, je faisais l'idiot ; je passais mon temps à lire. Avec mes airs distraits de rongeur de livres, j'étais en pleine révolte au bout de sept mois de ce régime.

Je suis allé à l'école à Paso Robles et j'ai suivi le programme qui est celui de la dixième année d'études pour les écoliers californiens, puis je suis entré à l'école des Arts manuels, où je suis resté jusqu'à ma libération l'année suivante. Quand je suis sorti, je me suis arrêté à Bakersfield où j'avais l'intention de passer une ou deux semaines.

J'ai rencontré une femme qui était presque aussi mal à sa place dans la société que moi. Nous avons péché et je suis resté. J'avais seize ans, je commençais juste à prendre un peu de poids, mais cette sœur si merveilleuse, si ronde et si déchaînée, ferme et souple, adulte... au bout d'un mois, elle avait si bien détruit ma santé que je dus me mettre au lit pour de bon.

J'ai été malade onze jours avec de la fièvre et des douleurs dans la poitrine (j'avais quelque chose aux poumons). Je suis sorti de là épuisé. Je m'étais fait, pendant ce temps, quelques amis. Deux d'entre eux voulaient tenter quelque chose, Mat et Obe. Nous avons discuté, loué une voiture, et nous sommes partis.

Quelques jours plus tard, nous étions tous les trois à la prison du comté (le comté de Kern), soupçonnés d'avoir commis un certain nombre de vols. Quand les flics trouvent un type de victime approprié, ils en profitent pour mettre leurs dossiers à jour : on nous accusa donc de tout un tas de vols dont nous n'avions jamais entendu parler.

Puisque j'avais déjà été identifié comme étant l'auteur d'un vol, j'écopai de l'accusation d'un autre, dont furent du même coup déchargés Mat et Obe. Ils « permirent » à Obe de plaider coupable pour un vol au lieu de trois qu'ils avaient d'abord menacé de lui attribuer. Mat fut complètement acquitté.

Deux moi après notre arrestation, il quitta la prison du comté sans avoir été inculpé.

J'étais dans la tôle de garde à vue au lieu d'être dans une cellule de condamné parce qu'ils n'avaient que deux cellules pour les malfaiteurs (c'était la vieille prison du comté) et ils voulaient nous tenir tous les trois séparés. Après la relaxe de Mat, un frère est venu passer deux jours dans le local de garde à vue. Le matin du jour où il devait partir, je suis allé le trouver dans sa cellule avec deux draps et je lui ai demandé s'il voulait m'aider à m'évader. Il m'a repoussé d'un regard et d'un geste de la main.

Je me suis mis alors à déchirer les draps en lanière ; il m'observait. Quand j'eus fini, il me demanda : « Qu'est-ce que tu vas faire avec ces draps ? – Je les déchire en lanières. – Et pourquoi fais-tu cela ? – Je fabrique une corde. – Qu'est-ce que tu veux foutre d'une corde ? – Oh, je vais m'en servir pour te ligoter. »

Quand ils l'ont appelé ce matin-là pour le relâcher, j'y suis allé à sa place. J'avais déjà compris une chose importante pour le combat que nous menons ici aux Etats-Unis : aux yeux d'une certaine catégorie de Blancs, tous les Noirs se ressemblent.

Les Blancs, par habitude, ont tendance à sous-estimer grossièrement les Noirs. Les Noirs réagissent automatiquement en surestimant les Blancs. Plus tard, quand j'ai été accusé d'avoir dérobé soixante-dix dollars dans une station-service, j'ai accepté un marché : j'avouais et ainsi j'épargnais des frais à la justice et, en retour, je ne devais avoir qu'une légère peine de prison à purger à la prison du comté.

J'ai avoué mais, quand le moment est venu de prononcer la sentence, ils m'ont expédié au pénitencier avec une condamnation à vie. C'était en 1960, j'avais dix-huit ans. Je n'en suis pas sorti depuis.

En prison, j'ai fait la connaissance de Marx, de Lénine, Trotsky, Engels et Mao, et ils m'ont converti. Pendant les quatre premières années, je n'ai étudié que les questions économiques et les techniques de combat. J'ai rencontré les guérilleros noirs : George « Big Jake » Lewis, James Carr, W. L. Nolen, Bill Christmas, Terry Gibson et bien d'autres. Nous nous sommes efforcés de transformer la mentalité du délinquant noir en une mentalité de révolutionnaire.

Le résultat, c'est que chacun de nous s'est trouvé en butte, pendant des années, de la part de l'Etat, aux violences réactionnaires les plus perfides. Le taux de mortalité, parmi nous, n'est pas loin d'atteindre celui qu'on peut s'attendre à trouver dans l'histoire de Dachau.

Trois d'entre nous ont été assassinés, il y a plusieurs mois maintenant, par un flic placé à neuf mètres au-dessus de leur tête en tirant avec un fusil de l'armée.

Je dois comparaître bientôt devant un tribunal avec deux autres frères, John Clutchette et Fleeta Drumgo, pour le meurtre présumé d'un gardien de prison. Cette inculpation entraîne automatiquement la peine de mort pour moi. Je ne peux pas être condamné à vie. Je le suis déjà.

Quand je suis retourné à Saint Quentin la semaine dernière après un an passé à Soledad, où eut lieu le crime dont je suis accusé, un frère qui jusque-là avait refusé de se rendre à la logique du socialisme révolutionnaire prolétarien chez les Noirs d'Amérique m'a envoyé ces lignes sur un billet :

« Sans le froid et la désolation de l'hiver Ne pourraient exister la chaleur et la splendeur du printemps L'injustice a durci mon esprit, l'a changé en acier Le Pouvoir au Peuple. »

THE BLACK PANTHER

INTERCOMMUNAL NEWS SERVICE

PUBLISHED WEEKLY BY THE BLACK PANTHER PARTY

copyright © 1975 by Huey P. Newton VOL. XIII, NO. 25 MONDAY, AUGUST 11, 1975 25¢



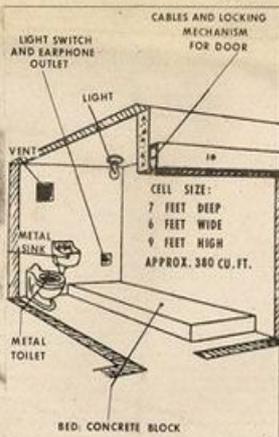
INSIDE

- Chicago B.P.P. Office To Reopen PAGE 3
- Doctor Supports JoAnne Little Rape Charge PAGE 7
- O.A.S. Ends Cuban Sanctions PAGE 17
- KQED-TV Sabotages B.P.P. Program? PAGE 21

Garry Opening Statement At S.Q. 6 Trial

"GEORGE JACKSON SET UP, INHUMAN CONDITIONS SPARKED SAN QUENTIN DEATHS"





(San Rafael, Calif.) - Asserting the existence of a vast and long established plot to set up and assassinate author/revolutionary George Jackson, Field Marshal of the Black Panther Party, and "cesspool"-like inhumane conditions within the Adjustment Center (AC) were the true underlying causes for the August 21, 1971, death of Jackson and five others, famed San Francisco attorney Charles R. Garry eloquently defended Brother Johnny Larry Spain last week, leading off the defense team's opening statements in the San Quentin 6 trial here at the Marin County Civic Center.

Elicited from Garry's opening remarks, his normally resonant voice occasionally raised when trying to educate the jury to a significant point, the central issues in the defense of Brother Spain, just turned 26 and a member of the Black Panther Party, will be:

*That, using as a basis his successful defenses of Black Panther Party leader Huey P. Newton, attorney Garry intends to defend Johnny Spain on the grounds of "impaired consciousness."

Under this defense, Garry will spotlight the horrors of prison life, particularly in San Quentin's Adjustment Center, which enrage and dehumanize the brothers confined there past the point of "intent with malice aforethought."

Commenting on the state's bogus conspiracy theory - forwarded by District Attorney Jerry Herman over the course of two and one-half days of sensationalized innuendos, half-truths and outright lies - Garry said at one point:

CONTINUED ON PAGE 4

The diagram above is a description of the inhumane environment of an Adjustment Center cell. In his opening statements, famed attorney Charles Garry, defending Johnny Spain, asserted that an intricate plot to assassinate George Jackson, in addition to these inhumane conditions, was the true cause of the death of George Jackson and five others on August 21, 1971.

CENTRAL DISTRIBUTION
808 E. 14th STREET
OAKLAND, CALIF. 94621

THE BLACK PANTHER 25 cents

Black Community News Service

VOL. V NO. 14

SATURDAY OCTOBER 3, 1970

PUBLISHED WEEKLY

THE BLACK PANTHER PARTY

MINISTRY OF INFORMATION
800 2ND, CUSTOM HOUSE
SAN FRANCISCO, CA 94102



IN NORTH KOREA, NORTH VIETNAM, PEKING CHINA, WE WERE GREETED AS THE ANTI-IMPERIALIST DELEGATION AND AS HUMAN BEINGS AS RESPECTED MEMBERS OF THE HUMAN RACE



Comrade Kim Il Sung

Democratic Peoples Republic of Korea

Late Comrade Ho Chi Minh

Democratic Peoples Republic of Vietnam

Comrade Mao Tse Tung

Democratic Peoples Republic of China

Vers le front uni – 1971

Un nouveau courant unitaire dynamique se manifeste déjà au sein du mouvement axé sur les prisonniers politiques.

Au stade où nous en sommes, la question est, je pense, de savoir comment nous pouvons continuer à développer cet élan – contre l'opposition naturelle des machinations gouvernementales – par le lancement d'initiatives nouvelles et l'établissement d'une dialectique si claire dans sa formulation et ses arguments ainsi que dans sa mise en pratique que, par son seul poids, elle puisse éliminer tous les éléments réactionnaires.

Deux formes de réaction sont à éliminer la réaction exprimée individuellement et la réaction organisée.

Une politique unitaire implique la recherche de ce quelque chose que nous avons en commun, le débouché conscient sur l'entente, la mise en pratique correcte et, dans notre cas précis, les points d'accord. Tout au long du processus autoritaire-centralisateur de l'histoire américaine, les classes dirigeantes ont trouvé pratique, indispensable à vrai dire, de berner le peuple au moyen d'expédients destinés à décourager et à punir toute forme d'opposition authentique à la hiérarchie.

Mais il a toujours existé des individus et des groupes qui se sont opposés à la notion de société au-dessus de la société.

Les hommes qui, soit par la ruse, soit par le concours de circonstances fortuites, soit par la force pure et simple, se sont placés au-dessus de la société ont alimenté deux institutions principales en vue de faire face à toutes les formes sérieuses d'insoumission.

Ce sont : la prison et le racisme institutionnalisé.

Aux Etats-Unis, il y a plus de prisons de quelque catégorie que ce soit que dans tous les autres pays du monde réunis. Il y a en permanence les deux tiers d'un million de personnes qui y sont enfermées.

Des centaines sont destinées à être exécutées tout à fait illégalement, des milliers à l'être presque légalement.

Des milliers d'autres sont privées de toute liberté d'action, sauf si un changement révolutionnaire survient dans toutes les institutions qui se liguent pour maintenir en place l'ordre établi.

Le tiers d'un million de personnes pourrait sembler un chiffre peu élevé en comparaison de la population totale qui est de deux cent cinquante millions d'habitants.

Pourtant, si on le compare au million d'hommes qui régissent toutes les affaires dans cet immense Etat, il acquiert une valeur comparative toute différente ; il ne s'agit pas d'une coïncidence et cela mériterait peut-être une analyse approfondie.

Ce que j'ai l'intention de considérer maintenant, ce sont certains éléments peu évidents qui, d'après ce qui ressort de mes observations, barrent la route à ce front uni dont nous avons tant besoin (un front sans sectarisme) et qui nous permettra de lever – légitimement – le voile.

J'insisterai encore une fois sur le fait que ce n'est pas le peuple qui a institutionnalisé les prisons sur une échelle aussi vaste.

Quoique tous les crimes puissent être considérés comme la manifestation d'une certaine opposition, il y en a quelques-uns qui, de toute évidence, vont à l'encontre des intérêts du peuple.

Pourtant, la plupart des crimes ne sont que l'aboutissement d'un incroyable déséquilibre dans la distribution des biens et des richesses, lequel n'est que le reflet des rapports de propriété existant actuellement.

Il n'y a pas de nantis sur la liste des condamnés à mort et il y en a tellement peu dans la population des prisons que, globalement, leur présence y est négligeable – l'emprisonnement apparaît, dès le premier coup d'œil, comme l'un des nombreux aspects de la lutte des classes, une société fermée destinée à isoler ceux qui, fort sagement, décident, dans leurs actions individuelles, de ne pas tenir compte des limites imposées par un Establishment hypocrite et également, ceux qui visent à organiser une base massive afin de mettre sur pied de telles actions.

L'histoire des Etats-Unis regorge d'exemples des deux types ; pour ce qui est du second, cela va de la très ancienne Working Men's Benevolent Association (Association d'entraide des travailleurs), en passant par les événements survenus autour de l'Ancient Order of Hibernians (Ordre des Irlandais d'origine) et le Working Men's Party (Parti des travailleurs) qui s'est organisé en vue de faire face aux excès consécutifs à la dépression de 1877, jusqu'à notre époque avec le Parti Communiste lorsqu'il était traqué pendant la vague fasciste qui a déferlé sur ce pays et le Black Panther Party qui est à l'heure actuelle traqué et agressé lui aussi.

L'hypocrisie du fascisme américain l'empêche de déclarer explicitement qu'il enferme les opposants politiques – d'où les centaines de lois anti-complot de différentes sortes et les coups montés hautement sophistiqués. C'est le premier point sur lequel doit être basée notre attaque au niveau de l'information.

Pourquoi les prisons existent-elles en si grand nombre ? Quel est le motif économique réel qui pousse au crime ? Quand le criminel devient-il une victime ?

Si le meilleur terme est « criminel », il faut déclarer publiquement que le langage de la justice est exagéré et mensonger.

Il devrait apparaître clairement que lorsque quelqu'un « commet un crime » contre un Etat fasciste, il ne commet pas d'office un crime contre le peuple de cet Etat. Perpétrer un crime contre l'Etat correspond à attaquer les privilèges de la minorité privilégiée.

Existe-t-il une chose plus ridicule que les titres officiels de mise en accusation tels : « La population de l'Etat de... contre Bobby Seale et Ericka Huggins », ou « La population de l'Etat de... contre Angela Davis et Ruchell Magee ».

De quelle population s'agit-il ? C'est simple : de la hiérarchie, de la minorité armée.

Ainsi pour l'affaire John Doe où un vol réel a, de fait, été commis, il s'agit d'élucider les véritables causes économiques du crime de même que pour n'importe quel crime, crime passionnel contre la répression, crime de sang y compris.

Tout crime est le résultat, soit d'une simple oppression d'ordre économique, soit des répercussions psychosociales d'un système économique qui est périmé depuis un bon siècle.

Conditions socio-économiques objectives = activité productive ou anti-productive, déterminée dans tous les cas par le système économique, les méthodes d'organisation économique, le maintien de cette organisation contre les forces progressistes qui cherchent à la changer.

Même la maladie psychologique de l'individu qui commet un crime de sang est imputable à la maladie de la société.

Il faut atteindre les prisonniers et leur faire comprendre qu'ils sont les victimes d'une injustice sociale. C'est la tâche que je me suis fixée, travailler de l'intérieur (tant que j'y serai – je suis convaincu que la guerre ne rime à rien si on la mène sur un terrain tenu par la bourgeoisie).

La classe prisonnière devient, de par sa puissance numérique et ses conditions de vie, un gigantesque réservoir de potentiel révolutionnaire. Travaillant seuls à l'intérieur d'une société cerclée de fer, les gens comme moi ont peu de chances de pouvoir libérer ce potentiel.

Cela fait partie des fonctions du « Mouvement des prisons ».

Dire : « La population de l'Etat de... contre John Doe », est une aberration tout aussi évidente qu'un coup monté à des fins clairement politiques ; cela revient à dire : « Le peuple contre le peuple. » L'homme contre lui-même.

Le « Mouvement des prisons » a un autre but politique important. Il fait prendre conscience à la classe dirigeante de notre détermination à lutter jusqu'à la mort pour notre droit économique à prendre en mains les moyens de production. La détention ne peut pas circonscrire notre mouvement.

Le mouvement du 7 août, et toutes les actions réelles, ou tentatives, incitent les gardiens à punir plus facilement de mort ce type de manifestation.

Ils tentent également de s'infiltrer partout où se révèle la conscience révolutionnaire, à tous les niveaux de la lutte, au niveau le plus élevé, les points de production, ainsi qu'aux niveaux inférieurs.

Pour nous le but reste le même : créer une infrastructure capable d'accueillir une armée du peuple.

Personne parmi nous ne devrait ignorer que la révolution est agressive par définition et que le fait de présenter aux tenants du système des réclamations – qu'ils ne peuvent pas ou ne veulent pas satisfaire – peut, à la limite, nous entraîner dans un affrontement violent avec le système.

Voici venues les dernières années du capitalisme, et, à mesure que nous avançons dans nos activités contre l'Establishment, nous prenons conscience de cet enseignement de l'Histoire : lorsque le prestige d'un système tombe, la transformation de ce système est précédée d'une ère de violence.

Nous pouvons limiter l'étendue de la violence en mobilisant le plus possible de partisans à tous les niveaux de la vie socio-économique, mais si l'on considère la mainmise de la classe dirigeante sur les apolitiques en général et son expérience historique de la violence, on est automatiquement amené à penser que la révolution passera par le désordre, peut-être même par la guerre civile.

Ni l'un ni l'autre ne m'effraie car il n'y a rien de bon dans le capital monopoliste, rien à gagner, il doit être détruit sans aucune réserve.

Tant qu'il menace au-dessus de nos têtes, il ne peut être considéré que comme un ennemi qui nous laisse dans l'oubli après nous avoir utilisés comme ses serviteurs.

Il doit être détruit totalement, pas rejeté, pas simplement transformé, mais détruit, complètement, définitivement, implacablement et sans rémission – il faut en finir le plus rapidement possible !

Avec cela comme principal objectif commun, il semble qu'une politique unitaire de tous les partis concernés par la lutte active contre l'Establishment, et ce, à tous les niveaux, devrait avec un minimum de difficultés pouvoir lancer des initiatives et des méthodes nouvelles compatibles avec une société populaire.

Hélas ce n'est pas le cas, quoique j'ai fait observer que l'on distinguait que l'on distinguait dans le mouvement des prisons les prémices d'un courant unitaire passant outre aux barrières idéologiques, raciales et culturelles qui depuis toujours entravent la coalition naturelle de toutes les forces de gauche.

Ceci soulève un autre aspect vital de l'activité qui se développe autour des prisonniers politiques. Peut-être, en ce qui nous concerne, pouvons-nous, par un effort attentif et soutenu en vue de bâtir le front uni, servir d'exemple aux partisans engagés dans la lutte à d'autres niveaux.

Les problèmes soulevés et la dialectique qui procède de l'existence nette, objective, de l'oppression ouverte peuvent nous servir de base, ou de tremplin, pour nous insérer dans cette vague mondiale de prise de conscience socialiste.

Si l'on veut éliminer les obstacles qui empêchent une unification de la gauche pour la défense des prisonniers politiques, et celle des prisonniers en général, il faut tout d'abord renoncer à l'idée selon laquelle tous les participants doivent être d'une même fibre et travailler à la solution des problèmes dans la ligne d'un parti unique et avec des méthodes identiques.

Cela est essentiel. « L'union fait la force ».

En-dehors des éléments d'avant-garde, tous les partisans devraient prendre part à une « stratégie de popularisation » dans le cadre de leur environnement naturel, les endroits où ils vivent naturellement lorsqu'ils ne participent pas aux rassemblements ou aux manifestations.

Les éléments d'avant-garde (membres de partis organisés de toutes les tendances idéologiques) doivent entrer en contact avec les gens massés aux points de rassemblement afin de perfectionner la stratégie, de développer l'engagement et de présenter des activités concrètes, clairement définies en vue de promouvoir la « popularisation ».

Les éléments d'avant-garde se mettront à la recherche des gens qui pourront contribuer effectivement à la mise en place de la commune, l'infrastructure, et également de ceux qui n'en sont pas encore à ce stade et auxquels ils fourniront le paquet d'imprimés nécessaires à la poursuite individuelle de leur action.

Ainsi, l'unité des fractions de gauche, dans cet aspect d'infrastructure du mouvement axé sur les prisonniers politiques et les prisons en général, prend un sens beaucoup plus large.

Par notre exemple, nous pouvons commencer à briser les vieux schémas béhavioristes qu'ont réussi à imposer le capital bourgeois, l'impérialisme, puis le fascisme ; après la mort, la vie doit reprendre le dessus.

Libérons cette immense réserve de partisans aptes au travail d'encadrement et nous pourrons enfin aborder l'un des sous-produits psychosociaux que l'homme économique a manufacturé avec son entreprise privée : le racisme.

J'ai gardé pour la fin l'obstacle le plus important auquel se heurte notre besoin d'unité. Le racisme est un comportement traditionnel solidement enraciné, il est le produit du conditionnement exercé par les institutions, et pour certains c'est un réflexe aussi naturel que celui de respirer.

Les effets psychologiques des habitudes dichotomiques établies par un racisme particulièrement exacerbé, auquel vient s'ajouter l'amertume provoquée par la répression de classe, a servi dans le passé à nous rendre tous pratiquement inactifs et, aujourd'hui, quasiment impuissants dans nos tentatives d'action progressiste.

Si une unité de la gauche est possible dans ce pays, l'obstacle majeur à surpasser reste le racisme, le racisme blanc pour être clair.

Si l'on veut simplifier la chose, il est possible de noter trois catégories de racistes : le raciste non dissimulé, satisfait de lui-même, qui ne daigne même pas cacher son antipathie ; le raciste inhibé qui conserve en lui des séquelles de racisme en dépit de ses meilleurs efforts ; et finalement le raciste inconscient qui est le produit de préjugés imputables à l'Histoire.

Il n'existe pas de racisme noir, je le soutiens envers et contre tous !

Trop de sang noir a coulé dans l'abîme qui sépare les races ; il est absolument illégitime d'attendre de l'homme noir qu'il différencie au premier coup d'œil le raciste dans l'âme, le raciste inhibé et le raciste inconscient.

Ce que les apologistes désignent par le terme de racisme noir correspond en réalité, soit à des réflexes de défense vital de la part de partisans noirs sincères qui essaient de trouver une solution à la réalité des problèmes de survie et de dignité, soit au racisme des organes de traquage gouvernementaux.

En tant que partisans noirs, nous devons reconnaître et accepter l'existence des trois types de racisme, tout comme nous nous acceptons nous-mêmes en fonction de cela, seulement tout cela doit être considéré comme étant le produit du système.

C'est ce système qui doit être écrasé en premier lieu car il continue de produire des antagonismes nouveaux et plus profonds de jour en jour, à la fois entre les classes et les races.

Une fois qu'il sera détruit, nous pourrons nous occuper de traiter en profondeur les traces laissées par son passage, mais actuellement alors que nous nous occupons de le détruire, nous devons lutter contre le racisme.

Il faut éliminer les répercussions psychosociales de plusieurs centaines d'années d'attitude exclusive les uns vis-à-vis des autres pour des questions de race ou de classe, de hiérarchie en tous cas.

Le raciste inhibé, quelles que soient les convictions ou l'idéologie qu'il aura acquises, n'apportera aucune contribution efficace, son rôle sera minime dans la révolution, sauf si un changement survient dans son caractère de base.

Mais le caractère de base d'un homme peut-il être changé ? Voilà une question qui reste toujours en suspens. Cependant... il nous reste l'immédiateté des « problèmes en cours », cette occasion idéale de tester une fois de plus la validité de la philosophie matérialiste – nous pouvons le prouver.

La nécessité d'une politique unitaire va bien au-delà de l'objectif de libération d'Angela, de Bobby, d'Erica, de Magee, de Los Siete, de Tijerina, des conscrits blancs réfractaires, et depuis peu du fidèle et irréductible James Carr ; il nous reste à mettre à l'épreuve une stratégie de base, à la tester et à l'éprouver.

L'action menée pour la protection et la libération de ceux qui se battent pour nous est un aspect très important de la lutte, mais s'il n'est important que dans la mesure où il permet des initiatives nouvelles qui réorientent et font avancer la révolution avec des méthodes nouvelles et progressistes.

La vieille garde doit se réorienter par la propagande ainsi que l'action violente vers le collectif formé par : les agitateurs d'usine et les syndicalistes, les activistes étudiants qui ont déjà fait les frais du fascisme, les intellectuels du lumpenproletariat, sur les bases révolutionnaires du socialisme scientifique, afin de répondre aux masses de gens de la rue qui vivent déjà à l'extérieur du système.

Noirs, Bruns, Blancs, tous nous sommes des victimes, il faut nous battre !

Au terme de cette lutte de masses, collective, naîtra un homme nouveau, il est l'avenir, le produit de l'évolution, il n'en sera que mieux équipé pour mener la véritable lutte, la lutte permanente post-révolutionnaire – celle qui instaurera des rapports nouveaux entre les hommes.



Du recul

[Une lame dans la gorge du fascisme] – 1971

Après l'échec de la révolution, toutes les questions doivent se circonscrire en une seule : comment mobiliser une nouvelle conscience révolutionnaire, étant donné la nouvelle série d'antagonismes de classes qui ont été créés par le règne de la terreur et de l'autorité. A quel niveau de la vie sociale, politique et économique devons-nous lancer d'abord notre nouvelle attaque ?

Premièrement, nous les partisans noirs, et notre parti d'avant-garde, vieille gauche comme nouvelle gauche, nous devons admettre que la révolution ouvrière et les partis d'avant-garde n'ont pas réussi à opérer les changements promis dans les rapports de propriété ou dans toute institution qui les soutient. Il faut l'admettre sans amertume, sans animosité ni injures, sans cette profonde rancœur qui se dessine à présent.

Il y a eu deux dépressions, deux grandes guerres, une douzaine de récessions graves, une douzaine de guerres mineures, des crises économiques en série. A plusieurs reprises, pendant les cinquante années écoulées, la cohésion nationale, la cohésion psycho-sociale de la masse a été à deux doigts de se désintégrer par force centrifuge.

Mais à chaque crise, il lui a été donné de se réformer ; à chaque réforme accomplie, la révolution s'est éloignée un peu plus. La cause en est que la vieille gauche n'a pas su comprendre la vraie nature du fascisme.

Jamais nous n'aurons une définition complète du fascisme, parce qu'il est en constante évolution, montrant un visage nouveau chaque fois qu'il doit affronter une série donnée de problèmes, de menaces contre la prédominance de la classe dirigeante, traditionaliste et capitaliste. Mais s'il fallait à toute force, pour parler clair le définir d'un mot assez simple pour être compris de tous, ce mot serait « réforme ». Si on lui ajoute l'adjectif « économique », la définition sera plus précise.

« Réforme économique », voilà qui se rapproche beaucoup d'une définition admissible des forces motrices du fascisme.

Pareille définition peut servir à clarifier les choses, même si elle en laisse beaucoup sans explication. Toute réforme économique de nature à perpétuer l'hégémonie de la classe dirigeante doit être travestie en gain positif pour les masses qui font pression vers le haut. Le travestissement apparaît comme un troisième stade de l'émergence et du développement de l'État fasciste.

L'État industriel, l'État fasciste moderne, a découvert qu'il est capital de dissimuler l'opulence et la vie de loisir de sa classe dirigeante en offrant aux classes inférieures une espèce de marché aux puces qu'on appelle consommation de masse.

Pour permettre à une assez grande partie du « nouvel État » de participer à ce marché aux puces, la classe dirigeante a établi des régulations monétaires et a fait des lois sur le salaire minimum, qui masquent la vraie nature du fascisme moderne. La réforme (l'économie fermée) n'est que le nouveau moyen par quoi le capitalisme protège et développe le fascisme !

Une fois que les SS allemands et les Chemises Noires italiennes ont frappé aux portes et ont envoyé dans les camps de la mort des troupes de Juifs et de partisans communistes ; une fois que la Légion Noire de Peg-Leg White, les gardiens de la République [allusion aux « Guardians of Liberty », groupe hostile aux catholiques et aux immigrants, constitué à New York en 1911 par d'anciens officiers et fonctionnaires, dont Nelson A. Miles, ancien chef d'état-major de l'armée des Etats-Unis] et leur engeance ont légitimé le F.B.I. ; en d'autres termes, une fois que les fascistes ont réussi à écraser les éléments d'avant-garde, à écarter la menace qu'ils faisaient planer, alors la classe dirigeante vaque à ses profits comme à l'ordinaire.

La signification de ce « nouvel arrangement fasciste » est dans le fait que ce business-comme-d'habitude s'accompagne de concessions au secteur dégénéré de la classe ouvrière, à dessein de créer une zone-tampon entre la classe dirigeante et les secteurs des basses classes où demeurent toujours des virtualités révolutionnaires.

Les idéaux corporatifs ont abouti à leur conclusion logique aux Etats-Unis. Le nouvel État industriel a fait sa trouée, crise après crise ; il a établi ses élites dirigeantes dans toutes les institutions importantes, contracté une association avec le monde du travail (par ses élites), constitué le plus énorme réseau protecteur (bourré d'espions, techniques ou animaux) que l'on puisse trouver en aucun État policier du monde.

La classe dirigeante de ce pays – tout au long de son cheminement vers l'autoritarisme et vers sa forme la plus haute, le fascisme – s'est portée à de tels excès de violence qu'aucune nation de la terre, présente ou passée, ne peut rivaliser avec elle.

A chaque pas accompli vers l'autorité, à chaque affermissement de la maîtrise de la classe dirigeante, correspondait un affaiblissement du mouvement populaire et ouvrier.

Et il y a encore des intellectuels pour discuter sur le point de savoir si l'Amérique est un pays fasciste. Pareil souci est un parfait exemple de cette fuite devant la réalité, devant toute prise de position vraiment extrême qui caractérise la gauche américaine. Ce qui se manifeste là en réalité, c'est que l'autoritarisme en vient à s'infiltrer dans sa propre psyché.

A ce stade, le moyen de douter de l'existence d'un « arrangement fasciste » ? Considérons simplement la monstrueuse centralisation du pouvoir, et le fait avéré que la plus grande partie du produit national brut est entre les mains d'une infime partie de la population.

Bien sûr, la révolution a échoué. Pour un temps le fascisme a réussi, sous le masque de la réforme. Le seul moyen que nous ayons de le détruire est de refuser tout compromis avec l'État ennemi et sa classe dirigeante. On a fait des compromis dans les années trente, quarante, cinquante. Les vieux partis d'avant-garde ont fait d'immenses erreurs, stratégiques et tactiques.

Au moment existentiel, celui de la dernière révélation qu'on a sur soi-même, il n'y a pas beaucoup de membres de la vieille avant-garde qui choisissent de risquer tout leur avenir, leur vie, afin de changer ces conditions que Huey P. Newton décrit comme « destructrices de vie ».

On a permis le réformisme. Les éléments les plus dégénérés de la classe laborieuse ont été les premiers à succomber. Les partis d'avant-garde ont soutenu le capitalisme dans ses aventures belliqueuses de la Seconde Guerre mondiale. Puis ils ont aidé, après la fin de la guerre, à promouvoir le marché de la consommation de masse, le marché aux puces qui a dénaturé les exigences authentiques des travailleurs.

Aujourd'hui, nous voici face à une série d'antagonismes visiblement différents, face aux complexités d'un arrangement économique fasciste particulièrement raffiné, où les élites dominantes ont coopté de grandes parties de la classe ouvrière.

Quand nous nous demandons : par où attaquerons-nous l'État ennemi ?

La réponse est : du côté de la production. Logiquement, la question suivante est celle-ci : avec qui, avec quoi attaquerons-nous l'entrée fortifiée du système de production et de distribution, dans une nation de travailleurs à courte vue, satisfaits et conservateurs ? Visiblement, le mouvement fasciste, c'est en sa moelle même la contre-révolution.

Le réformisme fasciste est une réponse calculée à la mobilisation positive des classes travailleuses, voie d'approche classique du socialisme scientifique. Dès ses débuts, le fascisme a tout fait pour créer l'illusion d'une société de masse dans laquelle la classe dirigeante traditionnelle, la classe capitaliste, continuerait à jouer son rôle de conducteur.

Une société de masse qui n'est pas une société de masse ; une société de masse faite par des autoritaires, dont les intérêts matériels à court terme sont parfaitement adaptés au développement du parfait État

totalitaire et de son économie centralisée. Les définitions les plus précises du fascisme supposent l'idée de « capitalisme scientifique », ou de « capitalisme dirigé », réponse falsifiée, totalitaire, « savante », au défi du socialisme égalitaire et scientifique. A présent que le voilà victorieusement installé en Espagne, au Portugal, en Grèce, en Afrique du Sud et aux États-Unis d'Amérique, la question se pose à nous de toute évidence : comment susciter une nouvelle conscience ?

Notre tâche est donc de mobiliser et d'élever la conscience révolutionnaire dans une masse qui est « passée par » un processus autoritaire et anti-positif.

Les éléments de la nouvelle avant-garde semblent être d'accord pour dire que la nouvelle conscience révolutionnaire se formera dans les luttes de retrait. Toutefois, ce point étant acquis, l'accord devient vague et se perd dans un océan de contradictions. Le désaccord tourne autour d'une question primordiale – l'étendue de la violence au sein du processus révolutionnaire.

Après la bataille idéologique qui traîna en longueur, et visiblement sans nécessité, pour savoir au juste si c'étaient les travailleurs blancs ou les noirs qui déboucheraient directement sur la révolution, nous voici devant une autre empoignade aussi peu nécessaire, savoir laquelle des diverses voies d'approche communalistes a le plus de validité révolutionnaire.

A ce problème se mêle le repli quasi apolitique de la faction des Weathermen, et le repli de leurs amis brouillés du campus, vers les potagers « organiques » et une vie de sexe, de musique et de drogue. Leur retrait nietzschéo-hégélien singe l'expérience historique des cinq dernières générations européennes. Dans notre équation, il faut considérer cela comme la partie mineure du syllogisme. Bien que la révolution soit à la mode, la synergie réaliste et cohésive semble toujours se trouver dans les lointains de l'impossible.

Dans l'autre partie de l'équation, nous avons vu Huey Newton et son idée des communes noires, établies au cœur des agglomérations populeuses de l'État ennemi. Cette idée admet la violence, autant qu'il en faudra pour faire aboutir les exigences du peuple et des travailleurs. Ces communes seront reliées par un parti d'avant-garde national et international, et unies aux autres sociétés révolutionnaires du monde. Elles sont la réponse indiscutable à toutes les questions théoriques et pratiques que l'on peut se poser sur une révolution américaine – une révolution qui sera principalement accomplie par les Noirs.

Il y a une question que je me suis posée à longueur d'années: qui donc a eu le plus de morts ? qui a fait le plus de travail ? qui a passé le plus de temps en prison (section des « maximums ») ? Qui est bon dernier dans tous les aspects de la vie sociale, politique et économique ? Qui a le moins intérêt – à court terme, et même pas d'intérêt du tout – à voir survivre l'État d'aujourd'hui ? Dans ces conditions, comment croire à une nouvelle génération de fascistes éclairés, qui démantèleraient la base de leur hiérarchie ?

Combien sont-ils, les Américains qui accepteraient la destruction physique de certaines parties de leur patrie, afin que le reste du pays et le monde survivent en bonne santé ? Comment amener le travailleur noir de l'industrie à mettre à exécution une politique révolutionnaire valable ? Qu'est-ce, qui est-ce qui le guidera ? La commune.

La société révolutionnaire à l'échelle de la ville centrale. Mais qui bâtira la commune qui amènera le peuple à défier d'importance le droit de propriété ? Tailler une commune dans la ville centrale, ce sera forcément revendiquer comme nôtre certains droits – notre front. Des droits qui n'ont pas été respectés jusqu'à présent. Le droit de propriété. Ce sera forcément bâtir une infrastructure politique, sociale et économique, capable de remplir le vide laissé par la classe dirigeante et l'ordre établi, et de chasser d'au milieu de nous les forces d'occupation de la société ennemie.

La mise en oeuvre de ce nouveau programme social, politique et économique nourrira et consolera le peuple entier, lui donnant au moins le minimum vital, et forcera les « propriétaires » de la société bourgeoise ennemie, soit à lier leurs fortunes tout entière aux communes et au peuple, soit à quitter le pays, en abandonnant outils et marché. Et s'ils ne partent pas volontairement, nous les expulserons – nous nous servirons du fusil de chasse et du lance-fusées antichar !

Chez les Noirs, les traits autoritaires sont surtout les effets du terrorisme et de l'absence de stimulation intellectuelle. La commune les rachètera. Pour l'heure, le travailleur noir se borne à choisir la stratégie de survie la moins dangereuse et compliquée. Toutes les classes et toutes les personnes sont sujettes au syndrome autoritaire. C'est une régression atavique vers l'instinct grégaire. Mais il suffit du traumatisme convenable, de l'ensemble de pressions voulu, économiques et sociologiques, pour mettre au monde une conscience révolutionnaire.

Le racisme, au niveau psychosocial, contracte la forme d'une peur morbide et traditionnelle, et des Noirs et des révolutions. La rancune des Noirs, et la tendance consciente ou inconsciente à faire souffrir les Noirs, tout au long de l'histoire des systèmes esclavagistes d'Amérique, tout cela se trouva mis au point, comme on dit d'une image, quand les Noirs se mirent à quitter le Sud pour le Nord, la campagne pour la ville, pour entrer en concurrence avec les Blancs dans l'industrie, et s'engager en général dans la course au rang social.

La rancune, la peur, l'insécurité, et l'isolement qui est le lot invariable, intime, de toute vie en société moderne, capitaliste et industrielle (plus complexes sont les produits, plus grande est la division du travail; plus haute est la pyramide, plus large en est la base, et plus la brique individuelle tend à s'y sentir petite) : tout cela est multiplié par dix quand le racisme s'en mêle.

On ne manque assurément pas de preuves pour établir l'existence d'un programme raciste, entreprise ancienne, bien ancrée dans les esprits, d'assassinat de la personnalité.

Quelle classe a la haute main sur les services de l'éducation nationale, imprime les journaux et revues qui diffusent les petites caricatures, nous passe sous silence ou nous dénature jusqu'à la nausée ?

Ce racisme voulu a toujours servi à détourner les sentiments de destitution et d'humilité sociale qui tourmentent de vastes couches de la population situées immédiatement au-dessus des Noirs. Et puis, soit dit aussi pour expliquer la soi-disant double nature que l'on trouve dans la personnalité autoritaire (le conformisme, mais aussi un penchant à détruire, étrange et latent).

On s'est toujours servi du racisme comme soupape de sûreté pour l'appétit destructeur du psychopathe, appétit que témoigne un peuple historiquement dressé à craindre, à désirer un maître qui décide, à haïr la liberté.

La révolution est mise hors la loi. Le révolutionnaire noir « est un homme condamné ». Toutes les forces de la contre-révolution s'amassent au-dessus de sa tête. Il se tient dans la fosse antichar qu'il a creusée. Il vit dans le collimateur. Nul autre que lui ne peut comprendre ce sentiment. « Dès le début » de sa prise de conscience révolutionnaire, il doit recourir à tous les expédients pour demeurer en vie.

La violence lui est une issue obligatoire. Elle est de son devoir. Les tout premiers programmes politiques, on a dû les défendre par des duels à mort. Les programmes de cantines pour enfants n'ont pas été épargnés. La prochaine reprise, celle de l'édification des communes, pourrait bien provoquer la troisième grande guerre de ce siècle.

Nous devons bâtir, mais avec les doigts d'une main agrippés à un fusil (une arme anti-personnel). Nous ne pouvons pas quitter la ville centrale. Il faut que les autres révolutionnaires le comprennent si nous devons aller ensemble à l'action décisive.

La guerre se fera dans les centres nerveux de la nation, les villes où l'on a fini par capturer Angela tandis qu'elle était à l'oeuvre pour la révolution, où Huey, caché et travaillant, a été découvert par l'appareil de propagande du gouvernement.

Nous ne pouvons pas nous retirer des villes. Afin de compléter le syllogisme révolutionnaire, il faut forcer les fascistes à se retirer. Et sous la protection des fusils qui les forceront à partir, nous bâtirons les nouvelles communes noires.

UNE LAME DANS LA GORGE DU FASCISME.



Lettres à John Thome – 1971

Camarade John,

Je viens à peine de terminer la relecture de l'analyse du fascisme par Angela (c'est une brillante, une « terrible », une magnifique révolutionnaire – pas vrai ?). J'ai étudié soigneusement tes lettres sur le sujet. Il pourrait être fécond, à nous trois, de nous mettre immédiatement à une analyse historique détaillée de tout ce problème. Nous différons un peu d'opinion et nous divergeons un peu sur l'interprétation de l'histoire, mais fondamentalement, je crois que ce qui nous rapproche sur les points principaux, c'est que nous ne pourrions probablement pas nous rencontrer tous les trois sans provoquer la Troisième Guerre mondiale.

Dis-lui ma très profonde et très chaleureuse affection, et demande-lui de réviser ces notes. Ce n'est pas là tout ce que j'aurais à dire sur le sujet. Je rentrerai constamment en moi-même, et j'y reviendrai. Je pense qu'il me faudra consacrer de nouveau à la chose deux cents nouveaux feuillets. Prenons les questions comme elles viennent, mais pour l'heure, il faudrait qu'elles vous incitent à me mettre l'épée dans les reins pour que je me donne un peu plus de mal.

A la base de l'analyse d'Angela se trouvent imbriquées plusieurs notions particulières à la vieille gauche, et qui font pour le moins question aujourd'hui. A mon avis, c'est de la crise économique, de la dernière grande dépression, qu'a bel et bien émergé le fascisme-corporatisme, qui s'est manifesté et consolidé, qui a pris sa forme la plus évoluée ici, en Amérique.

Dans ce cours des événements, la conscience socialiste a subi quelques très sévères échecs. A la différence d'Angela, je ne crois pas que s'en rendre compte fasse considérer l'histoire sous un jour défaitiste. Pour que dans l'avenir l'activité de révolution soit réussie, il importe beaucoup de comprendre notre situation réelle. Avancer que le corporatisme a émergé et qu'il a progressé, ce n'est pas dire qu'il a triomphé. Nous ne sommes pas vaincus. Le fascisme à l'état pur, le totalitarisme absolu, ne sont pas possibles.

La hiérarchie a derrière elle six mille années d'expériences tâtonnantes. Elle ne réussira jamais pour longtemps, sous aucune forme. Le fascisme et son importance historique, tout est là pour moi quand je me fais une philosophie de la politique et de son prolongement la guerre. Ce que je pense, c'est que nous sommes à l'apogée historique (au point d'inflammation) de la période totalitaire.

Ce sujet mérite une analyse en profondeur qui reste encore à faire. Si importants qu'ils soient l'un et l'autre, les ouvrages de Wilhelm Reich et de Franz Neumann ont leurs limites. Reich tend à l'excès d'analyse, jusqu'à l'idéalisme. Je ne pense pas que Neumann ait véritablement ressenti toute l'importance du mouvement antisocialiste. Le Béhémoth se fonde trop étroitement sur l'expérience du national-socialisme allemand. Ainsi, il y a beaucoup à faire sur ce sujet et le temps s'en va. Si je vois juste, nous nous trouverons bientôt jetés dans la même lutte que la vieille gauche a évitée.

le 2 juin 1971

Il n'est pas défaitiste de reconnaître que nous avons perdu une bataille. Comment faire autrement pour nous « regrouper », et même pour penser à continuer la lutte ? Au cœur de la révolution se tient le réalisme. Appeler défaite une ou deux, voire une douzaine d'échecs ou de reculs, c'est oublier que la révolution procède par flux et reflux, qu'elle approche de nos estimations, puis qu'elle s'en écarte, mais sans jamais se tenir tranquille.

Si une chose ne se construit pas, c'est donc qu'elle se ruine. Quand une force débouche, la force opposée doit céder ; si l'une avance, l'autre doit reculer. Il y a une différence très importante entre recul et défaite. Je ne dis pas que nos parents ont subi une défaite quand je soutiens que le fascisme-corporatisme a débouché et progressé aux États-Unis.

Dans le même temps où il avançait, il provoquait, par sa nature même, un mouvement en avant dans la conscience socialiste mondiale : « Quand le capitalisme des États-Unis atteignait le stade de l'impérialisme, les grandes puissances occidentales s'étaient déjà partagé la plupart des marchés importants du monde. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, les autres puissances impérialistes se trouvant affaiblies, les États-Unis devinrent la plus vigoureuse et la plus riche des puissances impérialistes. Dans l'entre-temps, la situation mondiale avait changé : l'équilibre des forces s'était fondamentalement modifié entre les camps impérialiste et socialiste ; l'impérialisme ne dominait plus l'ensemble du monde, et il ne jouait plus un rôle décisif dans l'évolution de la situation mondiale.» (Võ Nguyễn Giáp)

Dans mon analyse, je prends simplement en considération le fait que les forces de la réaction et de la contre-révolution ont trouvé à se localiser et à irradier leur énergie ici, aux États-Unis. Ce qui nous a valu le tourbillon économique, politique et social de la dernière réforme capitaliste. Mes vues s'accordent avec celles de tous les révolutionnaires du tiers monde. Et si nous les prenons dans leur sens révolutionnaire, elles sont agressives et réalistes.

Le deuxième obstacle qui nous empêche de comprendre le fascisme-corporatisme, c'est un problème de sémantique. Quand un membre de la vieille garde m'interviewe, si je montre du doigt le ciment et l'acier, le petit dispositif d'écoute électronique dissimulé dans le soupirail, la phalange de sbires qui nous épie, son magnétophone tout juste fonctionnel qui lui a coûté une semaine de travail, et si je leur fais remarquer que toutes ces choses sont des manifestations du fascisme, il tentera invariablement de me réfuter en définissant le fascisme : une affaire tout simplement géopolitique, où un seul parti politique a le droit d'exister sous le soleil, et où n'est tolérée aucune activité de l'opposition politique.

Or examine bien cette définition du totalitarisme, camarade. Aucun parti d'opposition n'est autorisé en Chine, à Cuba, en Corée du Nord, au Vietnam du Nord. Une définition de cette étroitesse condamne à être totalitaires des sociétés révolutionnaires modèles. Malgré la présence de partis politiques divers, il n'y a qu'une seule politique légale aux États-Unis – la politique du corporatisme. La hiérarchie est aux commandes de tout le pouvoir d'État. Il y a néanmoins des milliers de façon de s'y attaquer et de placer ce pouvoir entre les mains du peuple.

le 20 juin 1971

Il faut concevoir tous les paliers de la lutte comme des plans inclinés qui conduisent inexorablement à un point où les conflits armés engouffreront deux fractions du peuple, ou plus.

La lutte armée ou la violence organisée est l'issue naturelle d'une suite d'événements historiques qui viennent à échéance, après lesquels nous sommes dans l'impasse. Ce n'est pas à dire que pour nous la guerre soit le seul recours immédiat dans l'insuccès, la seule issue qui s'offre spontanément après l'échec d'autres formes moins extrêmes de l'activité politique. Toujours je me suis efforcé de faire valoir qu'à chaque étape de la mobilisation politique, doit correspondre une mobilisation égale des forces du peuple.

L'une est inextricablement liée à l'autre, et ce n'est pas seulement pour la raison que la vieille garde avance sans grande conscience que le fascisme ne tolère aucune opposition politique digne de ce nom – encore qu'il y ait du vrai dans cette affirmation. Ma position se fonde sur des précédents historiques, lesquels indiquent l'étendue prévisible de la violence dans une révolution américaine.

Dans l'édifice des classes tel qu'il est en ce moment, nous représentons le groupe où réside le plus grand potentiel révolutionnaire. Nous sommes noirs – inutile d'entrer ici dans toute une analyse de cette donnée, mais je me pencherai plus longuement sur le mécanisme racial quand je traiterai de la structure de la hiérarchie fasciste dans son contexte. Pour l'essentiel, ma position s'enracine dans la longue histoire de ce penchant que l'oligarchie d'affaires a toujours manifesté pour la répression violente de toute force qui menaçait son mouvement centralisateur ; et dans les réflexes de défense qui sont tout naturels dans n'importe quelle forme de pouvoir.

Nous, victimes d'une des plus barbares contradictions de l'histoire, nous pauvres entre les pauvres, nous Noirs, sans doute aurions-nous parfaitement le droit et serions-nous pleinement capables de détruire de fond en comble cet Etat-nation moderne, et dans un retour offensif de rage vengeresse, de faire table rase

de tout ce pays : mais là n'est pas notre but. Nous sommes des révolutionnaires, et nous nous proposons de nous lancer, nous-mêmes et le peuple avec nous, dans des actions qui culmineront avec la mainmise sur le pouvoir d'État. Notre véritable but, c'est de libérer de la répression économique non seulement nous-mêmes, mais la nation tout entière, et toute la communauté des nations.

Les États-Unis se sont campés en ennemi mortel de tout gouvernement du peuple, de toute mobilisation socialiste scientifique, de toute activité anti-impérialiste de par le monde. Les agissements des cinquante dernières années et plus, la nature même de tous ses éléments fondamentaux, sa mobilisation économique, sociale, politique et militaire, tout distingue ce pays comme le prototype de la contre-révolution fasciste internationale.

Les États-Unis, c'est le problème coréen, le problème vietnamien, le problème du Congo, de l'Angola, du Mozambique, du Moyen-Orient. C'est la graisse dans les fusils anglais, dans les fusils d'Amérique latine qui sont pointés vers les masses de pauvres gens.

le 21 juin 1971

On a toujours disputé de la nature du fascisme, de ses caractères et de ses propriétés, depuis qu'on l'a identifié comme phénomène distinct, débordant des industries soutenues par l'État dans l'Italie de 1922. On a écrit là-dessus de quoi emplir des bibliothèques. Il y a eu cent « lignes du parti » rien qu'à propos de la nature exacte du fascisme. Mais marxistes et non marxistes s'accordent pour reconnaître au moins deux de ses traits généraux : son orientation capitaliste et son essence anti-ouvrière. Ces deux facteurs suffisent presque à caractériser les États-Unis comme un État fasciste corporatif.

Je me soucie beaucoup de définir le fascisme avec précision, parce que cette définition nous aidera à identifier notre ennemi et à isoler les cibles de la révolution. En outre, elle devrait nous aider à comprendre la méthode de l'ennemi, son fonctionnement. Régler cette question : oui ou non, un fascisme achevé s'est-il constitué ?

Voilà qui dissipera pas mal de brouillard et facilitera notre effort vers la libération, qui nous aidera à élargir cet effort. Nous ne réussirons pas tant que nous n'admettrons pas pleinement cette vérité : l'ennemi est conscient, déterminé, déguisé, totalitaire, et contre-révolutionnaire sans la moindre pitié. Pour nous battre efficacement, nous devons garder ceci présent à l'esprit : l'ennemi a consolidé, par le complot réformiste, la plus grande communauté d'intérêts égoïstes qui ait jamais existé.

Notre insistance sur l'action militaire, de défense ou de représailles, n'a rien à voir avec le romantisme ou la ferveur idéaliste. Nous voulons être efficaces. Nous voulons vivre. Notre histoire nous enseigne que les guerres de libération victorieuses exigent un peuple en armes, tout un peuple, participant activement à la lutte qui lui vaudra sa liberté !

La définition définitive du fascisme reste à trouver, tout simplement parce que c'est un mouvement qui continue d'évoluer. Nous avons déjà parlé des inconvénients d'analyser un mouvement en dehors de son processus et de ses relations de continuité. On n'en recueille que l'apparence décolorée d'un passé défunt.

Nul ne comprendra pleinement les aboutissants historiques et la stratégie du corporatisme fasciste, si ce n'est le manipulateur fasciste, ou le chercheur capable de se frayer une voie en sabrant de tous côtés, à travers les écrans de fumée et les camouflages du coupe-gorge fasciste. Le fascisme était un produit de la lutte des classes.

C'est visiblement un prolongement du capitalisme, une forme supérieure de la vieille lutte – capitalisme contre socialisme. Je pense que si nous n'arrivons pas à l'isoler et à le définir clairement, c'est dû en partie au fait que nous voulons à toute force une définition intégrale – autrement dit, que nous cherchons une parfaite identité de symptômes de nation à nation. Nous avons été fourvoyés par les oripeaux nationalistes du fascisme. Nous n'avons pas su comprendre son caractère foncièrement international. En fait, il a suivi le socialisme international tout autour du globe. L'une des caractéristiques les plus nettes du fascisme, c'est sa qualité internationale.

le 22 juin 1971

Le capital a commencé de s'orienter vraiment vers les monopoles au lendemain de la guerre civile d'Amérique. Avant cette date, on peut dire que la démocratie bourgeoise avait été la force prédominante au sein de la société américaine. A mesure que le monopole mûrissait, le rôle de la vieille démocratie bourgeoise s'estompait. A mesure que le capital des monopoles faisait sa trouée dans le système des petites usines dispersées, le nouveau corporatisme s'arrogeait la suprématie politique.

Le capital des monopoles, on ne peut y voir en aucune manière le prolongement de la démocratie bourgeoise. Ses forces ont balayé le monde occidental dans la première moitié de ce siècle. Mais elles n'existaient pas seules. La force qui s'opposait à elles était à l'œuvre elle aussi, et c'était « le socialisme international » – celui de Lénine, celui de Fanon –, les guerres de libération nationale, menées non par les bourgeoisies nationales mais par le peuple, par la classe ouvrière.

En son essence, le fascisme est un nouvel aménagement économique. C'est la réponse du capitalisme international au défi du socialisme scientifique international. Il s'est manifesté dans telle ou telle nation, à partir de différents niveaux de dégradation du capitalisme traditionnel. Le trait commun à tous les exemples de fascisme est l'opposition à une révolution socialiste trop faible.

Quand l'aménagement fasciste fait son apparition dans n'importe lequel des Etats-nations indépendants, il le fait par défaut ! C'est simplement l'aménagement d'une économie capitaliste déjà en place ; c'est sa tentative de renouveler, perpétuer et légitimer les maîtres de cette économie, en circonscrivant, en désamorçant une conscience révolutionnaire qui fait sa poussée de bas en haut.

Il faut voir dans le fascisme un épisode, une étape logique du développement socio-économique du capitalisme dans un état de crise. C'est le résultat d'une poussée révolutionnaire, mais trop faible et qui avorte – le salaire d'une conscience qui a transité. « Quand la révolution échoue... c'est la faute des partis d'avant-garde. »

Il est clair que la lutte des classes est un ingrédient du fascisme. Im s'ensuit que là où le fascisme émerge et prend tournure, les forces anti-capitalistes ont été plus faibles que les forces traditionalistes. Cette faiblesse s'accusera plus encore à mesure que le fascisme progressera ! Le but suprême du fascisme, c'est la complète destruction de la conscience révolutionnaire.

le 23 juin 1971

Nous nous proposons ici de comprendre l'essence de cette chose vivante et mouvante ; ainsi nous comprendrons comment il faut agir contre elle.

Cet observateur est convaincu que non seulement le fascisme existe aux États-Unis, mais encore qu'il est sorti des ruines d'un capitalisme autrefois érodé, agonisant ; et qui, tel le phénix, revit dans une remise en ordre, un aménagement évolué et logique.

Il faut comprendre que cet aménagement fasciste tolère l'existence d'une activité révolutionnaire non valable. Il a programmé dans sa nature même un mécanisme de défense massif, complexe et automatique, contre toutes les vieilles méthodes par lesquelles nous essayons de relever la conscience d'une classe révolutionnaire en puissance. L'essence du capitalisme socio-politique, totalitaire, aux États-Unis, se dissimule derrière l'illusion d'une société de masse, d'une société de participation. Ce masque, nous devons l'arracher. Alors le débat pourra prendre fin, et nous pourrons entrer dans une nouvelle phase de la lutte, fondée sur le développement d'une nouvelle société en armes, révolutionnaire, qui triomphera.

Quatorze mai, 1798. La Convention constituante, George Washington, président. Les États ont envoyé soixante-cinq délégués ; dix n'assistent pas à la séance. La tâche de concevoir la constitution d'une nation nouvelle est accomplie par cinquante-cinq personnes, dont deux seulement ne sont pas des employeurs !!!

Il y a eu bien des booms et des dépressions dans l'histoire du capitalisme depuis sa formation, en ce pays et par tout l'hémisphère occidental. La méthode admise pour tirer de sa léthargie une économie éprouvée, c'est l'expansion. Il a été bien évident dès le début que le facteur plus-value finit par conduire à un point du

cycle des affaires où la mise en œuvre existante des facteurs productifs rend impossible au plus grand des facteurs de production (le travail) de racheter les « fruits de son travail ». Ceci conduit à ce qu'on a désigné à tort du terme de « surproduction ». En fait, il s'agit d'une sous-consommation. Le remède a toujours été de s'étendre, de chercher de nouveaux marchés et de nouvelles sources de matières premières moins coûteuses, pour recharger l'économie (syndrome impérialiste).

Des conflits d'intérêts surgissent, bien entendu, entre les diverses nations occidentales, et c'est finalement à qui s'arrogera ces marchés. Le résultat, c'est toujours une centralisation internationale, sans cesse croissante, des diverses élites capitalistes, des cartels mondiaux : l'international Telegraphic Union (à présent International Telecommunications Union), l'union postale universelle, les consortiums des transports, agricoles, scientifiques. Avant la Première Guerre mondiale, il existait quarante-cinq ou cinquante de ces consortiums internationaux, sans compter les simples cartels d'affaires. Le caractère international du capitalisme n'a rien de fortuit. Il est évidemment de l'intérêt de la classe dirigeante de s'étendre et de s'unir.

Je suis un marxiste-léniniste-maoïste-fanoniste qui n'admet pas entièrement cette idée : que les guerres autrefois menées par les capitalistes pour se disputer les marchés coloniaux étaient vraiment voulues par les divers dirigeants de chaque nation, encore que pareilles guerres fussent un stimulant pour leurs économies locales et rendissent possible d'injecter le nationalisme dans les classes inférieures.

La guerre, menée jusqu'au point où elle diminue les profits, affaiblit plutôt qu'elle ne renforce les participants, et les dirigeants de ces nations étaient à tout le moins d'excellents hommes d'affaires. Donc l'expansion, qui souvent débouchait inévitablement sur la guerre, était le recours traditionnel quand il fallait résoudre les problèmes créés par un système idiot, ingouvernable, qui n'envisageait jamais le moindre changement de ses dispositifs, de sa dynamique essentielle, à moins d'en arriver à recevoir d'en bas un défi qui menaçât son existence même. Le fascisme, dans ses premiers stades, est une réadaptation de l'outil capitaliste, en réponse à une conscience socialiste égalitaire plus acerbe, plus menaçante, mais aussi plus faible.

Dans la crise économique régionale ou nationale, les remèdes traditionnels comprennent aussi des mesures qui arrêtent court l'expansion massive au niveau international. Il a toujours existé des moyens traditionnels d'enrayer l'expansion et la guerre : intervention du gouvernement, lois tarifaires, dépenses publiques, subventions gouvernementales aux exportations, surveillance limitée du marché des capitaux et des licences d'importation ; et les monopoles se sont toujours servi du gouvernement pour aider l'investissement direct.



**BLACK
PANTHER
PARTY**



**ALL
POWER
TO THE
PEOPLE**

SECOURS

**ABATTRE LE
CAPITALISME**

**CONSTRUIRE
LA SOLIDARITÉ**



ROUGE

secoursrougemarseille13@proton.me